

Synopsis

Avec *tout un monde* je souhaite explorer ces questions : comment vivre de l'art ? Comment vit un artiste plasticien loin des projecteurs et des grandes galeries ? Comment s'autorise-il à penser le monde, quand le monde ne le regarde pas ? C'est une immersion sensible et drôle dans la vie de Robert Kéramsi, sculpteur et peintre, et des personnes qui gravitent autour de lui, à Castillon-la-Bataille. À travers ces rencontres, le film interroge son combat invisible et l'obstination que cela exige. J'ai profité du surgissement du désir : le peintre avait en tête une nouvelle série de peintures, portraits des gars du PMU de Castillon et grande toile de femmes nues. Une série qu'il voulait politique. Le film rend compte de cette aventure.

Le sujet

Robert Kéramsi a choisi l'exil artistique il y a une quinzaine d'années, quittant Paris pour s'installer dans cette petite ville déshéritée à une heure de Bordeaux. Il vit et travaille dans un atelier saturé de ses sculptures à taille humaine. Ces grandes figures de terre et filasse nous interpellent dans le silence. Autour de lui gravite une galerie de personnages, tous liés par une même nécessité de survie : Patoche, son ami fidèle marqué par la maladie mentale, à la fois son modèle, son confident, son conseiller artistique et son pharmacien.

Les gars du PMU, figures emblématiques des petits matins de Castillon.

Des figures féminines, militantes, féministes, invitées à poser pour une grande toile. Dans cette œuvre, Robert les veut nues et fières.

Ces portraits croisés forment un microcosme où se jouent les tensions entre marginalité et désir de reconnaissance, entre création et quotidien sur le fil.

La démarche

Tout un monde adopte le temps long, s'immergeant dans le quotidien de Robert et de ses proches. Je le filme depuis deux ans. J'ai tourné une trentaine de séquences (en grande partie pré-montées) : Des petits matins au PMU, Patoche attend que ses médicaments fassent effet, Kéramsi observe les clients du PMU, pour beaucoup des travailleurs de la vigne qui rêve de se soustraire de la misère en un tiercé gagnant. La séance de pose des copines de Robert Kéramsi, nues, décomplexées et rigolardes. Patoche, roulée au bec, observe, commente, critique Robert qui travaille à sa grande toile. Des moments d'échanges entre Robert et ses amies artistes, où la conversation navigue entre art, travail et survie. La réaction des modèles découvrant leurs portraits. Une rencontre avec la directrice d'un lieu qui pourrait exposer la toile des femmes et les questions que cela suscite : la nudité dans l'espace public nécessite-t-elle un avertissement à l'attention du jeunes public et de certaines communautés ?

...

À plusieurs reprises, la caméra est hésitante, je cherche l'angle de vue, j'ajuste la lumière, pour filmer l'évolution de la grande toile des femmes mais rapidement il devient évident qu'il y a quelque chose d'indéfinissable dans la peinture qui résiste à toute tentative de représentation. Ce qui échappe au cadre devient alors une matière à part entière : Pendant que la caméra cherche l'insaisissable, on nous entend Robert et moi. Ces échanges captent les doutes de Robert, ses interrogations sur le sens de son travail. Ces moments deviennent matière filmique.

Tout un monde, c'est mon monde, c'est une immersion que je veux sensible et drôle dans la vie de ceux qui, comme Robert Kéramsi, se tiennent fièrement en marge et nous racontent, à travers la création, des histoires profondément humaines.

Tout un monde raconte qu'il est difficile de résister, de se tenir droit, d'avoir l'air de quelque chose quand on a rien, mais que nos gestes artistiques, nos engagements, nos visions peuvent sauvegarder notre dignité, justifier notre existence.

La pauvreté est visible dans le film, elle imprègne les décors, les corps mais elle s'illumine devant l'énergie créatrice, la fantaisie et l'humour.